



Une constellation poétique

COMMUNICATION DE LILIANE WOUTERS

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 FÉVRIER 2005

Voir disparaître, peu à peu, ses parents, ses amis est peut-être une des pires souffrances de l'âge. Les survivants, un jour, se retrouvent sans témoins. Si, Dieu merci, je n'en suis pas encore arrivée là, j'ai cependant vu s'éclaircir mon entourage. Des proches en sont sortis, avec lesquels je fis un temps la route, des proches dont quelques-uns mais surtout quelques-unes étaient poètes. Si leur absence se fait sentir dans ma vie quotidienne, je mesure tout autant le vide laissé dans nos Lettres.

Des critiques l'ont depuis longtemps souligné ; en Belgique francophone, le vingtième siècle a vu jaillir une abondance de voix féminines. C'est tellement vrai qu'Yves Namur et moi-même avons réuni celles-ci dans une anthologie intitulée *Le siècle des femmes*. De Marie Nizet à Gwennaëlle Stubbe, en passant par Hélène du Bois, Marianne Van Hirtum, Claire Lejeune ou Madeleine Biefnot, évoquer les dizaines de poétesses rassemblées dans ce livre était impossible. J'aurais pu choisir les plus anciennes, les plus récentes, les plus connues, les méconnues, les inconnues... Je ne parlerai ici que des disparues avec qui j'avais noué des liens d'amitié. Hommage à leur talent, certes, mais surtout à leur personne. Je m'attacherai donc davantage à l'être qu'à son œuvre, au souvenir laissé par une présence qu'à l'évocation de livres qui pourraient rappeler celle-ci.

Narcissique et généreuse, attachante et irritante, jouant d'une naïveté qui pouvait passer pour de la rouerie — à moins que ce ne fût l'inverse — affichant une assurance qui cachait parfois de vraies angoisses, rassemblant autour d'elle des fans certes moins nombreuses mais tout aussi surexcitées que celles d'une chanteuse de

variétés, le verbe haut, le geste théâtral, Andrée Sodenkamp était un tissu de contradictions. Ses goûts bohêmes, réels, s'accommodaient sans peine d'une petite vie étriquée. Les aléas de la poésie ne la troublaient guère, son aura personnelle et celle de ses proches lui donnant une illusion de gloire. Gembloux était à coup sûr le centre du monde, les saluts des voisins lui faisaient une haie d'honneur, quelques centaines de livres vendus valaient tous les records des best-sellers.

Elle allait donc, de cette démarche inimitable, avec cet air de toujours s'avancer à la conquête de quelque chose ou de quelqu'un. N'était-elle pas sacrée prêtresse de l'amour ? Certes, elle l'était, mais plus Diane que Vénus, chasserresse dans l'âme, guerrière toujours, chantant la volupté jusque dans un âge très avancé — et faisant plus que la chanter. Il est d'ailleurs remarquable de voir l'aisance avec laquelle, dans ses derniers poèmes, elle change radicalement de ton, remplaçant ses somptueux alexandrins par des vers libres plus propices à la confiance. Si l'accent passionné s'y perçoit toujours, les aveux se font plus discrets, presque douloureux. La fin n'est plus tellement lointaine et l'auteur ne le sait que trop :

J'attends mon suaire de minuit
mon velours d'heures noires
ma désertion.

[...]

Je n'ai plus d'âge
rien que des matins morts
où floconnent les fleurs
des vergers anciens

Ou encore :

Sois loué d'avoir pesé si peu
dernier effarement du cœur
ultime lueur
prudence heureuse

Prudence. Le mot, chez Sodenkamp, surprend. Ses recueils du bel âge n'en

témoignaient guère. Sauf peut-être dans le domaine des attachements plus discrets, ceux auxquels elle fait quelquefois allusion dans certains poèmes, *Nausicaa*, par exemple, ou encore *L'interdite* :

D'où viens-tu ma Casquée,
ma Minerve sans sagesse,
ma Belle tombée sur moi comme le feu,
pour me faire une guerre de tendresse ?

Oui, cette extravertie avait ses zones d'ombre, cette femme affranchie ses conformismes, cette âme carnassière ses gibiers secrets. Pour l'avoir, pendant près d'un demi-siècle, écoutée, approuvée, contredite, rassurée, querellée ou consolée, je peux mettre un visage, un lieu ou une date sur chacun des poèmes d'Andrée Sodenkamp. Ils ne m'en paraissent que plus proches. Mais ils ne remplaceront jamais une femme dont l'entourage est unanime à rappeler qu'avec ses humeurs, ses ardeurs, ses enthousiasmes, ses caprices, ses excès, elle était la vie même.

Elle vouait une particulière affection à Jeanine Moulin. Sans doute parce que les contraires s'attirent. L'une ne pouvait garder un secret, l'autre savait admirablement se taire. L'une s'affirmait impérieuse, vindicative, excentrique, l'autre se montrait conciliante, pacifique, raisonnable. L'une fonçait dans les tâches à remplir, sans souci de perfectionnisme, l'autre s'inquiétait du moindre détail. L'une aimait attirer les regards, l'autre avait tendance à les éviter. L'une ne vibrait que dans un climat d'exaltation, l'autre paraissait la sérénité même. Les potins ne l'excitaient pas, les trompettes de la renommée ne la troublaient guère, les grandes convulsions du cœur n'étaient pas pour elle. Et pourtant... sans laisser entrevoir quelque abîme, ses poèmes étaient peut-être moins sages qu'on ne le croyait.

J'avoue avoir mis longtemps à y « entrer » et je remercie notre confrère Yves Namur de m'en avoir donné la clef. Grâce à lui, j'ai découvert que sous une apparence prosaïque se cachait une aimable loufoquerie, un sens aigu de l'absurde, un humour bon enfant. Qu'en évoquant des objets, Jeanine leur prêtait son âme. Que ses confidences les plus hardies se faisaient par le truchement d'ustensiles familiers : l'eau captive d'une bouteille ne demande qu'à devenir une évaporée, les

coffres sont pleins de projets en l'air, le doux désordre de l'armoire est enivré de lui-même, le seul piédestal est l'épaisseur de nos semelles.

Elle se plaisait à recevoir, dans sa maison proche des étangs d'Ixelles dont le salon, bizarrement, s'ornait d'un moucharabieh. Elle eut même l'honneur d'y présenter quelques écrivains au roi Baudouin et à la reine Fabiola. Rien de mondain pourtant chez elle, rien d'affecté. Une gentillesse réelle d'hôtesse prévenante qui sait mettre en valeur ses invités, comme elle sut faire valoir ses consoeurs poètes dans la solide anthologie parue chez Pierre Seghers.

J'avais l'habitude de passer la prendre et la ramener chez elle lors de nos séances à l'Académie. Je l'accompagnais à Paris quand nous devions y décerner le prix Louise Labé. Jamais je ne l'entendis se plaindre ou médire, même pas de ceux qui l'avaient blessée, elle l'était cependant pour peu de chose et elle en souffrait plus que de raison, mais sans rancune, sans aigreur. Comme aussi elle était touchée par des riens, le moindre compliment, le plus léger sourire, le plus infime témoignage d'amitié. Elle s'employait alors à manifester sa gratitude. Je l'ai vue dans des élections ou des jurys, défendre ses candidats avec une discrétion qui n'avait d'égale que son opiniâtreté. Elle écrivit, pour les éditions de l'Académie, une préface aux poèmes de Louis-Philippe Kammans, son ancien condisciple à l'Université de Bruxelles. Ce devait être son dernier travail. Elle nous quitta ensuite sans bruit, comme elle avait vécu.

Je regrette encore ces trajets en train ou en voiture pendant lesquels je pouvais lui faire des confidences que, pour rien au monde, elle n'eût répétées. Je regrette cette présence attentive et paisible. Dans un ensemble de portraits humoristiques, je l'ai, un jour, comparée à une abeille. Je la voyais butinant ses mots, faisant son miel. Où qu'elle soit aujourd'hui, j'imagine qu'elle s'active encore, attentive à faire son travail, de son mieux.

Tout aussi discrète mais sans doute plus fragile était Anne-Marie Kegels. Venue du Sud-Ouest de la France, et bien que son œuvre révélât, à maintes reprises, la nostalgie du soleil méridional, elle n'avait pourtant rien d'une fille du Midi. Aucune faconde, nul excès, le geste accompagnant rarement la parole, une ombre de mélancolie toujours mêlée au sourire. Et ses pommettes vite rosies suggéraient une sensibilité à fleur de peau. Tout chez elle était en demi-teintes, en allusions,

en suggestions. Son œuvre musicale et rigoureuse en a-t-elle souffert ? Il faut la lire de très près pour voir la profondeur des déchirures, la douceur de la chair vite émue, les cicatrices des brûlures secrètes. Cette poésie a quelque chose de cristallin. Comme les verres dont Anne-Marie faisait collection, elle vibre longtemps, doucement, ne touchant que les zones les plus friables, répondant parfaitement à ce que souhaitait son auteur :

Ne me demandez pas les flammes les plus hautes
Le feu que j'ai choisi demeurera caché.

Pour parler de ce qui la tourmentait, Jeanine Moulin, prêtait sa voix aux objets. Anne-Marie Kegels, elle, s'identifiait à la nature. Quelque chose de végétal paraissait l'habiter, des tendresses d'herbes abritant le souffle d'un oiseau chanteur. Réfugiée au fond de sa sylvie ardennaise, elle la célébrait avec ferveur mais sans exaltation. Avec sensualité, aussi, une sensualité raffinée qui ne se révèle pas au premier regard mais reste présente et vibrante entre les lignes, dans le bruit des sources et le frémissement des feuillages. Partout, elle cherchait la vie. Elle la retrouvait même dans le passé des choses mortes. Ainsi dans un de ses poèmes les plus connus

La Chaise

La chaise qui fut branche, résonance
d'ailes à venir
et qui maintenant n'a que le silence
pour se souvenir,
la chaise hantée de volante neige,
de vent, de soleil,
s'étonnant d'avoir été prise au piège,
d'un fixe sommeil,
cherche à s'éveiller, à fuir de la chambre.
– Je l'entends, la nuit,
gémir à tâtons et toute se tendre
vers l'ancien pays.

Tout exilé, même par amour, n'est pas sans ressentir un manque. Avec la poésie, la nostalgie du pays natal était sans doute la pierre d'angle de l'amitié qui liait Anne-Marie Kegels à Lucienne Desnoues. Leur patrie les unissait en profondeur, même si l'une était devenue belge, tandis que l'autre se voulait farouchement et à jamais française. Mais un même contexte avait marqué leurs premières années. La France terrienne, le gigot du dimanche, l'école de la République, les textes des manuels scolaires (de la jeunesse du général Drouot à la mort de Bara, en passant par les poules de Poil de Carotte et la chèvre de monsieur Seguin), la liste des départements et les quatorze juillet tricolores... Exilées, sans doute mais combien adoptées. Avec quelle affection et quelle fierté.

Faut-il rappeler combien la récente disparition de Lucienne Desnoues a touché ses amis ? Ils ont perdu une présence aussi fidèle que lointaine. Et ceux qui ne l'ont pas connue savent sûrement quel poète nous manque désormais.

J'étais encore élève à l'école normale quand un article du *Soir* m'apprit la sortie de son premier livre *Jardin délivré*. Peut-être est-ce le même article qui décida un certain Jean Mogin, fils du poète Norge, et lui-même poète, à se rendre à Paris pour y faire la connaissance de cette surprenante jeune femme dont le joli sourire éclairait une coupure de presse ? En fait, c'était dans le dessein secret de l'épouser. Ce qu'il fit aussitôt. Non, ce n'est pas une légende, leurs deux filles viennent encore de le confirmer. Et c'est ainsi que dans nos Lettres se forma l'inoubliable trinité du père, du fils et de la bru poètes.

J'avais été très frappée par les quelques vers de *Jardin délivré* qui accompagnaient l'article du *Soir*. Adolescente en mal d'écriture, combien j'aurais voulu rencontrer cette Lucienne Desnoues préfacée par Vildrac, remarquée par Colette et qui devait son pseudonyme à son grand-oncle, le forgeron du *Grand Meaulnes*. Je n'imaginai pas, quelques années plus tard, être souvent reçue chez elle. Assise à sa table, je réalisai que le chantre des fruits de la terre et des obscures tâches humaines était une maîtresse de maison inspirée. Composait-elle ses menus comme ses poèmes ? Les uns étaient aussi roboratifs que les autres. Je savourais l'ensemble tout en admirant la fraîcheur du visage de l'hôtesse, lumineux, rayonnant, et comme aurolé d'une soie neigeuse, visage devant lequel Cocteau aurait pu dire : les cheveux blancs, quand jeunesse les porte...

Nous parlions surtout du travail poétique. Non de l'inspiration, qui n'est qu'un choc, la cristallisation d'un long mûrissement, un minéral brut à tailler, à polir et à repolir, mais de ce que nous appelions la belle ouvrage, le plaisir des mots, l'entraînement du rythme, le choix, le contrôle et le serrage de la rime. Car nous rimions, allégrement, sans souci de la mode et de ses diktats. Lucienne se voulait un artisan du verbe, elle y apportait une ferveur digne de celle des compagnons du Tour de France. Comme eux, d'ailleurs, et dans le sens qu'ils lui donnaient, elle visait au chef d'œuvre. Aujourd'hui encore, je ne pourrais choisir parmi ses livres, Lucienne Desnoues étant à mes yeux de ces rares écrivains à n'avoir laissé nul déchet. Faut-il ajouter que les Trissotin de notre époque ne voient pas la surprenante et savante texture qui sous-tend cette œuvre ? Que son écriture d'apparence si simple est hautement sophistiquée ? Qu'elle fait preuve d'une étonnante virtuosité ? Qu'on y trouve des bonheurs de langage éblouissants ? Ainsi l'ouverture du *Repassage* :

Quand la terre soudain très pâle
écoute s'avancer son mâle
L'orage longtemps continent...

Parce qu'elle chante les poings de sa mère, l'arrivée triomphale d'une jeune bru, le cyprès qu'elle a fait planter devant sa maison provençale, les cerises de Montmorency, l'herbe des talus ou la violette, certains ne voient en elle qu'un auteur panthéiste que n'effleure pas la métaphysique. C'est oublier que sous la jubilation de la vie, Lucienne Desnoues nous rappelle souvent l'angoisse de notre fin. Elle va même plus loin, et le poème qui suit pourrait être placé dans la bouche d'Horatio.

Un crâne

Sous ces voûtes ont habité
La raison et les frénésies,
L'espérance, la charité.
Les dieux y furent inventés.
Est-ce Lascaux ou Les Eyzies,

Cet antre si désaffecté
Où le vice eut ses élevages,
La haine ses repas sauvages,
L'amour ses grands feux agités,
Ses longs échos l'éternité,
Le langage ses fourmilières,
L'horreur ses voltigements noirs ?
En ce troglodyte manoir
Des voix chantèrent, supplièrent,
Mystérieuses, familières.

Ces lieux ignorent leur passé.
Les occupants n'ont rien laissé.

Sur vos parois bien dénudées,
Occipital et temporaux,
Nul faon, nul mammouth, nul taureau.
Les resplendissantes idées,
Les sombres principes moraux,
Dans cette caverne calcaire
N'ont gravé ni chiffres, ni mots,
Ni beaux symboles animaux.
Tous les engins de Jules Verne
Et tous les oiseaux de Rameau,
L'ardente faune de Shakespeare,
De Rodin et du Tintoret
Avec les elfes des forêts
Et les anges et les vampires
Ont hanté ce rupestre empire.

Et de tant d'hôtes repartis,
Rien. Pas le moindre graffiti.

Vers le milieu du siècle précédent, et bien qu'elles ne fussent pas de la même génération — mais leurs débuts avaient été parallèles — les quatre femmes dont je viens de parler formaient une sorte d'entité, j'aimerais dire de constellation, on les citait ensemble, un nom appelant toujours l'autre. Et ce sont, par hasard, celles que j'ai le mieux connues. Mais je m'en voudrais de ne pas en évoquer d'autres, des étoiles plus lointaines ou plus solitaires, que j'entrevis parfois, Renée Brock, par exemple, chère à Marcel Thiry, et qui nous a laissé quelques beaux textes d'amour maternel (ce qui, chez les poètes féminins est moins fréquent qu'on ne le croirait) ou Marie-Claire d'Orbaix, dont les derniers poèmes, écrits, « en connaissance de mort » témoignent non seulement d'un extraordinaire courage moral mais aussi d'une belle avancée dans une œuvre jusque là plus ténue, ou encore Claire Mousset, dont les vigoureux poèmes quasiment ignorés, valent pourtant le détour, ou enfin Françoise Wanson, toujours entre deux psychanalystes, deux orientations amoureuses, deux dépressions. J'attendais autant qu'elle le poème qui aurait peut-être pu la sauver, elle ne lui laissa pas le temps de mûrir, ni à elle-même celui de vivre.

Pour l'avoir croisée un certain temps dans notre Compagnie, je devrais sans doute citer Louis Dubrau. Mais nos rapports ont été si rares... Je tiens cependant à relater un fait caractéristique où ceux qui la fréquentèrent reconnaîtront à la fois son humour et son panache. En 1976, bien avant de la rencontrer ici, j'avais fait publier ma première anthologie. Louis Dubrau n'y figurait pas. D'autres poètes se trouvaient dans le même cas, dont certains m'envoyèrent des reproches ou des lamentations, voire des injures. Louis Dubrau, elle, me fit parvenir une gerbe de fleurs. Avec une simple carte portant ces mots : « pour vous rappeler que j'existe. »

J'ai aussi fort bien connu Hélène Prigogine. Ses débuts aux Éditions GLM avaient été remarquables :

On fait acte de présence, d'ordonnateur
Jusqu'à l'os, jusqu'à ne plus savoir

On est l'ombre du vrai, le chant du Seigneur...

D'une intelligence aiguë, elle s'adonnait malheureusement trop à l'autocritique, apportant une sorte de masochisme à fustiger ses élans et à prendre des détours intellectuels. Elle était aussi de ces écorchées dont la sensibilité est tellement vive que leur abord en devient abrupt. Je m'en aperçus dès notre première rencontre. Elle s'avança vers moi, bille en tête : « Mieux vaut vous l'annoncer tout de suite, je n'aime pas vos poèmes. » Et moi, du tac au tac : « Quel dommage, Madame, j'aime beaucoup les vôtres. » Inutile d'ajouter que nous devînmes de grandes amies. Et que, sortie de sa carapace, Hélène se révélait des plus agréables, s'inquiétant ou se réjouissant à votre sujet, témoignant d'attentions délicates, vous soutenant, vous aidant. Elle me raconta un jour une délicieuse anecdote, à propos de son premier mari, le prix Nobel Ilya Prigogine : « Quand je l'ai présenté pour la première fois à mon père, je demandai ensuite à ce dernier : Alors ? Que penses-tu de lui, Papa ? Et mon père de répondre : Gentil garçon, très sympathique. Mais il n'arrivera jamais à rien ! »

Je garde aussi un grand souvenir du seul déjeuner partagé avec Mimy Kinet, poète encore mal connu mais d'une importance indiscutable. Faut-il lui chercher une référence ? Je frapperai fort, carrément du côté d'Emily Dickinson.

Ce vide qui t'affole, ne le crains pas :
ce n'est que toi
qui traverses un oiseau

Je n'ai vu que deux fois Jeanine Couvreur, tragiquement morte à vingt-quatre ans, après nous avoir donné *Feuille ou marbre*, son unique recueil, préfacé par Paul Éluard. Comme pour Mimy Kinet, comme pour d'autres poètes trop tôt disparus, j'aurai peut-être l'occasion de parler d'elle un jour. Elle avait été la meilleure amie de Françoise Delcarte qui me loua souvent sa gentillesse et son talent.

Françoise Delcarte... Ceux qui l'ont connue savent l'acharnement qu'elle apportait à se détruire. Treize années de vie partagées avec elle me permettraient d'en dire long à son sujet. Mais ce serait trop, ou trop peu. J'aimerais pourtant rappeler sa

mémoire grâce au poème que j'écrivis après ses obsèques. Oserai-je l'avouer ? Il me traversa l'esprit à l'église, le rituel de la cérémonie y alternant d'ailleurs avec les souvenirs. (Eh oui, nous sommes ainsi faits que même la mort d'un être cher nous pousse à l'écriture). Vous me permettrez donc de terminer sur des fragments de ce poème intitulé *Tombeau*, dans le sens donné autrefois à ce mot

Tombeau de Françoise Delcarte

Éteints le bruit et la fureur, éteint
le feu des grands discours incendiaires.
Celle qui traversa nos jours
comme un courant parcourt la mer
changeant la couleur de ses eaux
transformant sa teneur en sel
modifiant sa chaleur solaire
celle qui n'a fait que passer
a rendu son âme épuisée

Dans cette franciscaine église
où derrière toi nous entrons,
le portrait du Pauvre d'Assise,
celui dont tu portais le nom.
Et pauvre aussi la faible flamme
du cierge unique devant quoi
ton corps dépouillé de son âme
attend dans son fourreau de bois

Il fut un arbre aux branches habitées
qui bourdonnait d'insectes et d'oiseaux
comme ton front bourdonnait de poèmes.
L'un fut livré aux scies, aux marteaux,
l'autre torturé par lui-même.

Arbre tout frissonnant de feuilles

sous lequel tu parlais d'amour
sans y voir l'ombre du cercueil
qu'il deviendrait peut-être un jour,
arbre aux bourgeons gonflés de sève
dont frémissait chaque rameau
à présent mort comme tes rêves,
aussi rigide que ta peau.

Les six planches de bois font leur office.
l'arbre, le corps, l'un portant l'autre, l'un
cachant ce qu'est devenu l'autre.

Que reste-t-il encor de toi ? Si peu.
Partie en d'autres temps, vers d'autres lieux
pour - enfin - retrouver ta vie.

Ta vie que tu jetais aux chiens
espérant qu'ils en rongent les déchets
que sous leurs dents n'en reste rien,
ta vie qui n'en finissait pas
de mourir, ta vie dérisoire.

La voix du prêtre, le fatras des lieux communs
où quelquefois affleure une lueur,
où le chagrin se lénifie.

Le ciel était encore si limpide.
Tes jours te précédaient encore si nombreux
(pensions-nous). Tu les as jetés au feu,
un à la fois, puis de plus en plus vite.

Toutes les choses que tu n'as pas faites
Qui pourra les faire à ta place ? Qui

boira le vin de la vendange d'après toi ?

Quelque chose n'a pas été écrit.
Peut-être un jour le ferai-je à ta place.
Moi seule ai su le nombre de tes plaies,
la profondeur des eaux où tu marchais,
la hauteur du ciel étoilé.

Au son d'un harmonium acide les amis
emboîtent le pas aux porteurs.
"In paradisum deducant te Angeli..."

Françoise, le soleil sur nos épaules.
Il ne brillait pas très souvent.
Je ne veux penser qu'à ces aubes
où le jour s'annonçait vivant.

Quelque part, les patientes pluies
commencent à polir tes os.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Liliane Wouters, *Une constellation poétique* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :
<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/wouters120205.pdf>>